

LES CAHIERS DES DIX. Numéro 12. Montréal, 1947. [En frontispice, reproduction d'une photographie, avec la légende : Le Palais de justice de Montréal vers 1864...] 285 pages, frontispice, 1 pl. h.t. (carte pliée, 42.5 x 19.5 cm). 3 plans. 24 x 18.5 cm. Prix : \$2.00

Marie-Claire Daveluy

Volume 2, numéro 2, septembre 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801459ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801459ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daveluy, M.-C. (1948). Compte rendu de [LES CAHIERS DES DIX. Numéro 12. Montréal, 1947. [En frontispice, reproduction d'une photographie, avec la légende : Le Palais de justice de Montréal vers 1864...] 285 pages, frontispice, 1 pl. h.t. (carte pliée, 42.5 x 19.5 cm). 3 plans. 24 x 18.5 cm. Prix : \$2.00]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(2), 280–288.
<https://doi.org/10.7202/801459ar>

LIVRES ET REVUES

LES CAHIERS DES DIX. Numéro 12. Montréal, 1947. [En frontispice, reproduction d'une photographie, avec la légende: Le Palais de justice de Montréal vers 1864...] 285 pages, frontispice, 1 pl. h.t. (carte pliée, 42.5 x 19.5 cm.). 3 plans. 24x18.5cm. Prix: \$2.00

Sommaire: Bibliothèques d'autrefois à Montréal, par E[douard]-Z[otique] Massicotte. — *Les Canotiers de Lévis, une race disparue*, par Pierre-Georges Roy. — *Trois Français du Canada au XVIIIe siècle*, par Olivier Maurault, P.D., P.S.S. — *Débuts pénibles de l'industrie lourde au Canada*, par l'abbé Albert Tessier. — *Mes tablettes: [mémoires de Romuald Trudeau]*, par Léo-Paul Desrosiers. — *L'Institut canadien de Québec*, par Jean Bruchési. — *Le Chemin et l'emplacement de la bourgade d'Hochelaga*, par Aristide Beaugrand-Champagne. — *Les Fastes historiques de Montréal [suite et fin]*, par Victor Morin. — *Le Palais de justice de Montréal et ses abords*, par Maréchal Nantel. C.R. — *A propos de nos origines*, par Gérard Malchelosse. — *Archevêques et Évêques de France sous l'ancien régime*, par Gérard Malchelosse.

Dans une brève préface, Monseigneur Olivier Maurault nous présente le douzième *Cahier des Dix*. Il y manifeste sa courtoisie fraternelle. Il se défend mal d'une légitime et charmante satisfaction. Il avoue: « Plusieurs chapitres sont de tout repos; d'autres soulèveront peut-être de la polémique; tous sont sincères et riches de renseignements. La tradition se continue ». Nous garderions le sourire, en lisant cette agréable appréciation, si un voile de deuil n'en couvrait le dernier paragraphe. L'obituaire des membres s'ouvre de nouveau. On y inscrit le nom d'Édouard-Zotique Massicotte, un des dix de la

première heure, décédé soudainement le 8 novembre dernier. Les bureaux du Palais de justice encadraient, récemment encore, la figure bienveillante de l'organisateur des archives judiciaires de Montréal. Il laisse un souvenir durable. Qui ne l'a consulté ? Qui n'a suivi ses conseils en face de documents à analyser ? Monseigneur loue avec raisons sa science, son adresse et sa patience, dans la reconstitution des coins montréalais oubliés. Il déclare ce maître de la petite histoire, « expert comme personne dans les archives et la chronique » de notre ville. Il nous fait espérer, heureusement, dans un cahier subséquent, une notice nécrologique élaborée sur la personne, la carrière et l'influence exercée par cet érudit.

M. Massicotte fut le fidèle collaborateur des *Cahiers*. Ses contributions, sous la familiarité aimable du ton, s'avérait d'une rigoureuse exactitude. Préparées à l'aide de fiches documentaires personnelles, inédites dans leurs détails, elles couvraient de nombreuses pages ornées de gravures. L'iconographie montréalaise devra beaucoup à ce collectionneur. Il fut attentif à dépouiller les journaux et les réclames contenant des illustrations : firmes d'affaires, monuments, vieilles demeures, portraits, d'autres encore. C'est durant les dernières semaines de sa vie qu'il faisait parvenir à ses collègues l'article du douzième cahier, intitulé : *Bibliothèques d'autrefois à Montréal*. Touchés de l'effort accompli par le vieil archiviste aux forces déclinantes, les membres décidèrent de placer son étude en tête de la publication : « Nous ne savions pas alors », remarque Monseigneur Maurault, « que nous lui rendrions ainsi un hommage posthume ».

M. Massicotte nous aurait étonné si, en promenant son infatigable curiosité autour des monuments fastueux ou simples de notre ville, il n'eût songé à recenser ses salles publiques de lecture, et ses bibliothèques privées. Du reste, l'historien demeura toute sa vie le grand ami des livres. Il s'en entourait pour les consulter sans cesse, les annotait, en corrigeait ou en signalait les erreurs de lecture et les fautes de tradition. Car on peut s'imaginer que nos vieux imprimés, placés bien en évidence sur ses rayons, n'avaient pas de secrets pour lui. Peut-être donnait-il la preuve suprême de son amour pour les livres, en organisant, puis en dirigeant la Bibliothèque publique de Sainte-Cunégonde, à la prière de ses fondateurs, le Curé François-Xavier Ecrément et le Conseil de la Municipalité.

L'étude de M. Massicotte n'accuse pas l'abondance de renseignements à laquelle nous a accoutumés le vieux maître. Peut-être n'a-t-il livré sur le sujet qu'une partie de ses fiches ? Il cite au début le travail de son ami, Aegidius Fauteux. Il rappelle son histoire des bibliothèques canadiennes.¹ Comment n'aurait-il pas connu, tout comme celui-ci, la première bibliothèque publique de Montréal, ouverte en 1796 ? Et la seconde, qui date de 1811, cette *Craig Library*, du nom du gouverneur, Sir James Henry Craig ? En tout cas, les notes et les références qui appuient les assertions de l'étude, les détails qui étoffent partout le texte, prouvent que la documentation de M. Massicotte demeure riche si elle n'est point ordonnée de façon complète et définitive.

Nous passons d'agréables minutes en compagnie des *Canotiers de Lévis*, images de nos vieux coureurs de bois que l'aviron ne quittait guère. M. Pierre-Georges Roy a resserré l'espace autour d'eux, mais il n'a pas diminué l'occasion de leurs prouesses. De Lévis à Québec, le *Saint-Laurent* charrie, chaque printemps, d'énormes et fantastiques blocs de glace. Ils offraient à nos ancêtres, à nos grands-pères, encore hier, des obstacles terribles à franchir ou à contourner. Ils ne manquaient pas de s'y mesurer, de père en fils. Leur bravoure n'avait d'égale que leur confiance en la Providence, car « la très grande majorité d'entre eux ne sautaient pas des battures de Lévis et de Québec dans les eaux mugissantes du Saint-Laurent sans faire un grand signe de croix ». Les Canotiers canadiens ! Quelles aventures chacun d'eux pourrait raconter ! M. Roy qui connaît à merveille le Lévis ancien et moderne et cause volontiers de sa petite patrie, donne, cette fois, le tour aux marins. Il nous parle, avec verve, affection et érudition, des légères et périlleuses embarcations que montaient les Jean-Baptiste Baron et leurs pareils en vaillance. Il orne son récit de savoureuses citations. Elles sont de Philippe-Aubert de Gaspé, de Napoléon Legendre, de Louis Fréchette, né à Lévis, de Madame Daniel Macpherson. C'est une des plus captivantes études du dernier *Cahier des Dix*.

Monseigneur Maurault a puisé dans le trésor des archives sulpiciennes. Des pépites d'or se sont logées sous sa plume. Trois épistoliers du XVIIIe siècle (de 1731 à 1769), les sulpiciens Jean-Baptiste Artaud, Joseph Dargent et Clément Pagès, nous livrent leurs impres-

1. *La Revue canadienne*, vol. XVII, nos 2 et 3, février et mars 1916.

sions sur notre pays. L'un d'eux, en se rendant à Montréal, peu après le débarqué, observe, de façon déjà pénétrante, l'habitant des côtes du fleuve. Nous avons cette réflexion: « Il (l'habitant) ne souffre pas qu'on le nomme autrement que du nom de *Monsieur*. *Il est fort poli et parle bon français* ». M. Artaud parle ainsi, en 1731, tout comme l'historien Charlevoix en 1721. Ces témoignages en s'accumulant, deviennent précieux pour nous. L'hiver canadien, évidemment, apparaît redoutable aux trois *Messieurs*. Cette épreuve du froid est signalée surtout par Monsieur Dargent qui prise les courses en canot, vante notre fleuve et l'île de Montréal qui est « un beau pays bien habité, un bon air », mais, semble-t-il gémir, « s'il n'y avait pas 6 mois et quelquefois 7, d'hiver ».

Le spirituel domine dans plusieurs lettres comme bien l'on pense. Monseigneur en loue « les termes que seuls les apôtres et les saints savent employer ». Mais il y a d'autres missives. Elles présentent de petits tableaux fort pittoresques que Monseigneur, un humoriste qui sait regarder en peintre, n'a point manqué de mettre en lumière. Vivez un moment, par exemple, l'anxiété d'un de ces Messieurs examinant sa pauvre garbe-robe. « Vous aurez la bonté », recommande-t-il à des parents, « de m'envoyer ma veste d'hiver, mes bas drappés... quelques mouchoirs de couleurs... faites en sorte que les bas ne paroissent point neufs pour la douane. Vous pouvez aussi y faire mettre ma chemisette, mais faites l'élargir un peu auparavant, parce qu'elle me serre trop les rhins, et elle m'épargnera un gilet ». Monseigneur éditera-t-il un jour, in extenso, les correspondances dont il nous donne l'avant-goût? Ces mémorialistes et ces épistoliers qui gardent l'humeur du XVIII^e siècle, modifiée par l'ambiance sulpicienne, quelles précieuses acquisitions pour notre histoire! Qui ne les lirait, ne les savourerait présentées dans quelque belle étude critique? Je supplie respectueusement Monseigneur d'y songer.

M. l'abbé Tessier ne sait point quitter le feu des forges du Saint-Maurice. Ses entretiens s'enveloppent d'une ardeur communicative qui lui garde ses lecteurs. Narrateur accompli, du reste, coutumier de courtes vues d'ensemble qui aident à saisir un sujet, M. Tessier semble écrire chapitre par chapitre, un substantiel essai sur la métallurgie du fer au Canada. Il campe avec sûreté les personnages qui lui donnèrent le premier branle. Son étude sur *les débuts de l'industrie lourde au Canada*, contient, entre autres, une évocation excellente de

Gilles Hocquart qui nous paraît souvent, chez nous, ainsi qu'un nouveau Talon. Poulin de Francheville possède également le relief qui convient à un fondateur d'entreprise, malgré sa fin prématurée, « un malheur pour l'industrie débutante », souligne l'historien trifluvien. Une bibliographie clôt l'article. Elle concerne l'aspect du sujet traité, ce qui est bien, mais ne mentionne qu'une infime partie des contributions apportées par M. Tessier, ce qui est d'une inexactitude trop modeste. En pareil cas, c'est au critique de souligner ces restrictions. Voilà ce devoir accompli.

Les Dix inclinent, semble-t-il, vers l'analyse de documents inédits. Tout comme Monseigneur Maurault, M. Léo-Paul Desrosiers, conservateur de la Bibliothèque Municipale, étudie une pièce d'archives. *Mes tablettes*, journal inédit du pharmacien Romuald Trudeau, commencé en 1820 et clos vers 1845, a tout à fait gagné l'intérêt de son commentateur. Il en écrit, par une anticipation involontaire, la longue notice biographique et critique qui précédera quelque jour le texte publié. Nous savons tout ce qu'il importe de connaître avant d'entamer la lecture du document. L'atmosphère est créée. Nous pourrions aborder avec aisance l'étude des graves événements politiques que M. Trudeau, qui compte alors trente-cinq ans, a vus avec des yeux excellents et un sens patriotique sans exaltation. M. Desrosiers a su très bien décrire l'auteur du *Journal*. Nous nous sentons confiants. « M. Trudeau, observe-t-il, est l'homme un peu au-dessus de la moyenne, intelligent certes, de bonne foi, bien placé pour écouter tous les bruits ». Le commentateur dut éprouver une vive satisfaction, en supputant certains jugements du pharmacien de 1838, témoin oculaire de faits que M. Desrosiers a lui-même longuement considérés. Rappelons ici son étude sur Lord Durham au Canada, intitulée: *l'Accalmie*. Elle fut écrite aux jours du centenaire commémorant ces temps tragiques. C'est une méditation politique qui constitue, si je ne me trompe, le premier ouvrage d'histoire canadienne de l'analyste de *Mes tablettes*. Quel chemin M. Desrosiers n'a-t-il pas parcouru depuis! Aujourd'hui, il s'engage définitivement, croyons-nous, sur les routes du passé. Nul ne le regrettera. J'observerai encore ceci. Je suppose que les cadres des *Cahiers des Dix* n'auraient point supporté le *Journal* de Romuald Trudeau dans son entier. Nous en plaindrons-nous? Après tout, la publication de documents, soutenus par un sérieux appareil critique, serait une heureuse innovation chez les Dix.

Ils pourraient y employer parfois plus d'une de leurs publications. Je ne sais si je ne m'abuse, mais M. Malchelosse, dont je parlerai bientôt, y tend avec évidence dans ce douzième Cahier. Il ne critique pas longuement sur place les textes, ayant l'intention de n'offrir qu'une étude de haute vulgarisation, mais il lui serait loisible de le faire.

L'*Institut canadien de Québec* prend place, cette année, parmi les fondations qui célèbrent leur centenaire. M. Jean Bruchési s'en fait l'historien. Il condense la matière, toutefois, et ne rapporte que les événements qui accusent assez d'intérêt; il n'évoque que les personnages qui émergent pour une raison ou pour une autre. Personne n'en blâmera le narrateur qui s'acquitte de sa tâche avec goût, sincérité, et ici et là, une touche ironique qui lui est bien particulière. Il a le sens des proportions. Il dépiste vite les attitudes où l'on exagère, soit sur sa valeur, soit sur celle de son prochain. Il est malicieux, sans y appuyer, en styliste agréable et discipliné. Nous ne pouvons que sourire avec lui de la tentative un peu extraordinaire de M. Joseph-Guillaume Barthe, rêvant d'unir à l'Institut de France, les modestes instituts canadiens de Québec et de Montréal et s'y employant avec une touchante diplomatie. Quels noms de Québécois réputés glissent sur la plume de M. Bruchési. A la fondation, voici « Marc-Aurèle Plamondon, plus tard juge de la Cour supérieure et qui en devient le président; puis, Joseph-Charles Taché, Pierre-Joseph Olivier Chauveau, Joseph Cauchon, Octave Crémazie, Napoléon Casault, James LeMoine, le peintre Théophile Hamel, François-Xavier Garneau, le poète Louis Fiset ». En 1863, nouvel essaim brillant d'écrivains et de conférenciers: « Jean-Charles Taché, l'abbé Ferland, Hector Langevin, François Langelier, Philippe-Jacques Jolicœur... Hubert Larue, Hector Fabre, Lucien Turcotte, Faucher de Saint-Maurice ». La bibliothèque, qui renferme 4,000 volumes, en 1874, est l'objet de la plus vive sollicitude. Elle ne verra jamais s'amonceler au-dessus d'elle, la terrible tempête qui devint funeste pour l'Institut canadien de Montréal. M. Bruchési ajoute ce trait important sur la bibliothèque: « C'était, comme c'est encore, la seule bibliothèque publique, ou semi-publique, de la ville [de Québec] ». En somme, M. Bruchési a écrit des pages vivantes et agréables sur la vie intellectuelle à Québec, il y a cent ans.

Les *Cahiers des Dix*, dans ce numéro douze, révèlent un magnifique et nouvel effort collectif en faveur d'une connaissance appro-

fondie de notre histoire. Qu'il me soit permis tout de même de louer de façon particulière, à ce point de vue, M. Aristide Beaugrand-Champagne. Il nous offre dans son article-thèse: *Le Chemin et l'emplacement de la Bourgade d'Hochelaga*, des pages où il affirme une réelle maîtrise, soit comme archéologue, géographe et cartographe, historien ou polémiste. Et quel chercheur consciencieux, ne se hâtant jamais, évitant par cette lenteur les faux pas et les fausses pistes. Peu importent les contradictions, les partis pris, cet isolement du savant qui voit seul encore, une vérité que tous admettront demain. Courtoisement, quand l'heure est venue d'élever la voix et de prouver, M. Beaugrand-Champagne déclare: « Je m'excuse d'avoir mis dix-sept ans à trouver l'emplacement d'Hochelaga... » C'est magnifique de résonance lapidaire. « Cher Monsieur, dirai-je, ne vous excusez pas, de grâce, vous vous montrez de la lignée des vrais savants... » En effet, le temps se met au service de ceux qui ont à faire resplendir une indiscutable vérité. Elle ne leur enlève, on le voit, ni leur longanimité, ni leur indulgence, ni leur politesse d'ancien régime. C'est un plaisir de s'assimiler la thèse soutenue par M. Beaugrand-Champagne. La clarté envahit peu à peu les coins d'ombre qui demeuraient dans notre esprit. Les lecteurs qui ont suivi le débat scientifique autour de Cartier et de la route le conduisant à Montréal, en conviendront sans peine. Il sera difficile de renverser l'argumentation contenue dans les quarante-six pages d'une étude au texte serré. L'habileté dialectique n'y suffira pas. Des raisons purement scientifiques se dressent comme autant d'obstacles exigeant des connaissances spécialisées et longuement mûries. La forte étude de M. Beaugrand-Champagne jette un éclat tout personnel, mais indéniable, sur la douzième publication annuelle de la Société des Dix. C'est un hommage qu'en toute justice il faut rendre à ce savant.

Dans le même *Cahier*, M. Victor Morin termine les *Fastes historiques de Montréal*. Il a cru bon de joindre à son travail un *Appendice* où sont rassemblées les plaques historiques demeurées à l'état de projet, mais qui avaient été rédigées tout de même, et dont on avait choisi les endroits destinés à les recevoir. Nous ne pouvons qu'approuver la publication de ces listes vouées à l'oubli. Elles témoignent des efforts de nos historiens pour diffuser la connaissance des faits glorieux ou importants à quelque point de vue, de la métropole canadienne. M. Morin apporte beaucoup de soin dans la composition des notices qui

accompagnent chaque plaque historique projetée. Il y enferme des précisions et parfois des rectifications. La rédaction fautive de certaines plaques l'exige, je me permets de le remarquer de nouveau. L'étude de M. Morin, riche en renseignements, n'en rendra que mieux les services qu'on en attend, si elle est accompagnée d'une revision générale des faits consignés. Notre histoire progresse comme celle de tout pays. Des documents nouveaux surgissent. Des monographies jettent plus de lumière sur des événements peu ou mal connus. M. Morin a beaucoup discuté et écrit sur l'histoire. Il critiquera avec fruit chaque texte que les conclusions des historiens d'aujourd'hui ont transformé de façon plus ou moins radicale.

Le Palais de justice de Montréal et ses abords n'avait pas son historien jusqu'ici. Qui n'admettra qu'il a fort peu perdu à l'attendre ? Maître Maréchal Nantel possède des connaissances précises ; son style est ferme, clair, élégant quand l'occasion le demande. Rien n'a échappé à ses vigilantes recherches dans les pages sur le vieil édifice de la rue Notre-Dame. Tout s'y range de façon dense, sans un oubli, sans une omission. C'est un article documentaire. A ce point de vue, il est réussi et demeurera indispensable à consulter. Quelques notes et références, une brève indication des sources consultées, deux plans anciens de Montréal complètent et illustrent l'étude. Peut-être le trouvera-t-on peu divertissant malgré son incontestable utilité. M. Nantel, qui est un homme d'esprit, en sourira. Il a voulu renseigner, voilà tout. Attendons, du reste. Nous aurons demain, sans doute, des souvenirs, quelques récits savoureux dont les vieux murs du Palais ont gardé la résonance. Il ne faut pas oublier que Maître Nantel n'est pas seulement un avocat discret, souvent grave, mais aussi un bibliothécaire curieux de tout, qui « a lu tous les livres sans en devenir malheureux ». Ce qu'il peut nous raconter, il n'en tient qu'à son bon goût et à l'accord de son humeur avec le sujet pour le rendre charmant. Ayant été aujourd'hui précis et richement informé, ainsi qu'il sied à un des messieurs du Palais, il deviendra demain abondant et souriant, à la façon des bibliothécaires d'autrefois, avec la grâce, par exemple, d'un Charles Nodier.

M. Malchelosse, le fondateur et l'animateur par excellence des Dix, insère de nouveau son article au dernier rang, tout comme un maître de maison attentif à bien installer d'abord ses invités. Que nous donne-t-il dans le *Cahier* de 1947 ? Une étude bibliographique mettant

en vedette les œuvres manuscrites ou imprimées de Benjamin Sulte sur nos origines. « Parmi les notes manuscrites et les travaux en plan que Sulte a laissés, écrit-il, il y a un gros ouvrage d'un genre à part, qui par l'abondance des faits et la nouveauté des renseignements, nous semble particulièrement précieux. Il a pour titre: *Origine des Canadiens français*. On peut dire que c'est le complément, mis au point, des nombreux écrits (1880-1922) de Sulte sur nos origines ».

M. Malchelosse a voulu dresser sa bibliographie des écrits imprimés, avant d'aborder l'étude du volumineux manuscrit qu'il vient d'apprécier. Il en désire, sans l'espérer beaucoup, la publication prochaine. Hélas! quel Mécène entreprendra d'éditer quatre volumes d'environ quatre cents pages chacun? Pourtant quel monument à élever à l'honneur d'un Trifluvien qui a projeté le « flambeau » sur les familles fondatrices des féconds foyers, non seulement de sa région, mais de toute la nationalité canadienne.

L'examen minutieux du manuscrit de M. Sulte par M. Malchelosse laisse peu à désirer. On y puise une vue d'ensemble excellente d'un ouvrage qui demeurera inaccessible pour combien de temps encore? Mais il y a mieux. M. Malchelosse a tiré du manuscrit, à notre profit, et en les annotant: onze pages contenant des notices complètes de nos premières familles; puis, deux pages présentant des tableaux statistiques des recrues annuelles de colons (de 1608 à 1750); et enfin, cinq pages groupant, dans une liste alphabétique, les archevêchés et les évêchés de France sous l'ancien Régime. N'avais-je point raison tout à l'heure en appréciant l'étude de M. Desrosiers sur *Mes Tablettes* de Trudeau, de signaler l'exemple de M. Malchelosse, citant in extenso un nombre important de pages (18) d'un document. Notre intérêt et notre attention ont été captés sans peine. Évidemment le sujet: *Nos origines*, ne laisse personne indifférent, mais il y a tout de même une tentative intéressante de la Société des Dix, tendant à la publication, dans les *Cahiers*, de textes inédits bien établis et annotés. Nous demandons parfois plus que des articles de vulgarisation à des érudits qui déchiffrent presque quotidiennement de beaux documents. Nous leur demandons l'accès direct à ces trésors, pourvu qu'ils en demeurent les guides et veuillent les commenter pour nous.

Marie-Claire DAVELUY